

SECONDS (1966) **(L'OPÉRATION DIABOLIQUE)**

de John FRANKENHEIMER

avec Rock HUDSON, John RANDOLPH, Salomé JENS, Will GERS

images James WONG-HOWE musique Jerry GOLDSMITH

Arthur Hamilton banquier d'âge mûr, éteint par sa routine professionnelle, en panne conjugale, accepte la proposition d'une organisation secrète, qui l'invite s'il le souhaite à changer de vie, de nom, de visage. Il devient ainsi Tony Wilson, plus jeune, plus beau, plus athlétique, plus talentueux... mais pas forcément plus heureux.

Le film répond déjà à l'idée encore assez impalpable en 1966 du « Transhumanisme ». Il en annonce le concept. Nous sommes ici dans l'homme augmenté ; être hybride, presque une machine autant qu'un être biologique. Le clonage est en ligne de mire. Une science totalement athée qui rêve de superpouvoirs où rien d'autre n'existe.

« Seconds » soumet l'américain moyen, l'individu lambda, à un questionnement pour le moins angoissant : et si j'étais un autre ?

Ce film répond déjà à une menace impalpable, inexplicite.

Frankenheimer a fait un film politique, au sens où il délivre un constat plutôt sévère de la société de cette époque, une ambiance très particulière internationale des années 60. Nous sommes ici dans le maccarthysme, le mey, la période Mac Arthur. « Seconds » témoigne avec force, ironie, des illusions d'une Amérique qui, sous prétexte d'accomplir des rêves, se recroqueville dangereusement sur des principes chimériques, sur cette idée que l'on peut racheter sa réussite, racheter son bonheur, racheter sa vie même.

Cette société mystérieuse qui interpelle Hamilton, nommée « L'Organisation » est une allégorie souriante et sinistre du capitalisme triomphant. « *Je voulais* -dit Frankenheimer- *qu'ils soient très gentils, comme une banque ou une compagnie d'assurance. Tout a l'air d'être étudié pour vous faciliter la vie, jusqu'au jour où vous refusez de payer la note.* »

« Seconds » pousse jusqu'à son extrême logique une société pour en montrer l'absurdité. Le rêve américain c'est du vent, si vous n'acceptez pas ce que vous êtes, si vous n'acceptez pas votre passé. Ce film parle avant tout du rapport de l'individu au réel.

Pour les images, le réalisateur fit appel à un immense chef opérateur, le chinois James Wong-Howe. Tourné parfois avec 7 caméras « Seconds » suscite une émotion immédiate grâce au jeu déformant ou stylisant de la réalité par des biais purement cinématographiques, -angles de prises de vue- jeux sur les focales des objectifs, resserrements des cadres-montage syncopé. Dès la séquence d'ouverture où un

homme suit un autre homme au Grand Central Station, cette scène saisit d'emblée la diversité des moyens mis en œuvre pour faire naître une tension sourde, photographie vaporeuse, ambiance sonore indistincte, mouvements de caméras vifs (avec zooms et panoramiques inquisiteurs) cadrages au niveau des pieds, utilisation du procédé « snorricam » (la caméra est harnachée sur l'acteur qui apparaît donc immobile à l'écran alors que son environnement bouge.) Frankenheimer utilise aussi la suppression du son sur des cris, remplacés par la musique, la variation des jeux de lumière, champ contre champ subjectif, distorsion des plans larges oculaires à très courte focale (moins de 10m/m), scènes à la limite du psychédéisme, le tout absolument tétanisant.

Frankenheimer réinvente l'école expressionniste, façon américaine.

Il faut rappeler que son talent se poursuit avec force depuis « The Manchurian Candidate » et « 7 jours en mai ».

« Seconds » est un film admirable, auquel il est temps que l'histoire du cinéma accorde une juste place.